

DU MÊME AUTEUR

LA VIE AUX SOURCES, Champ Vallon, 1989
TOMBEAU DU CŒUR DE FRANÇOIS II, C.R.L. Centre, 1997
LES ENFANTS-LOUPS, Farrago / Léo Scheer, 2003

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni
Photographie de couverture : © Jean Grisoni

www.lepassage-editions.fr
© Le Passage Paris-New York Editions, 2009

THIERRY FOURNEAU

MÉSALLIANCES

roman



LEPASSAGE

À Laure F.

Je suis pour le roman. Si le gothique, le baroque ou le mauresque m'enivrent, ils me troublent l'esprit. Je préfère l'ordre dorique, le plus ancien, le plus proche de la nature. En quête des dieux ou des anges, je m'assoupis très vite à contempler les chapiteaux et les cimes, le ciel et les visages et il faut beaucoup d'énergie pour arracher ma rêverie à ces hauteurs. Or, de même que ne se dénude que ce qui est vêtu, ne se renverse que ce qui tient debout. Aussi le temple de mes amours doit-il s'élever sur de fortes colonnes. J'aime les femmes qui ont la jambe solide. Il me plaît qu'elles reposent fermement sur la terre et qu'elles en aient le moyen.

La cliente qui me précédait voulait voir des sacs à bandoulière. « Quelque chose de pratique... » demandait-elle. Le ton signifiait : « ... à ne montrer qu'à la campagne ». Je regardais la vendeuse en attendant mon tour et m'étais mis à chercher le nom des cartables que nous portions dans le dos quand j'étais écolier.

Dans les années soixante-dix où commence mon récit, un sorcier du Mexique avait persuadé les étudiants américains que le « guerrier impeccable » doit garder les mains libres, et tous

les collégiens d'aujourd'hui portent un sac de randonnée où s'écornent livres et cahiers. Quand j'étais enfant, on se contentait d'ajouter des brides au cartable ordinaire. J'avais oublié le nom de cet appareil. Depuis plus de trente ans, il me restait sur le bout de la langue, comme dirait Estelle. Ma quête devait m'être plus nécessaire que son objet, je l'avais menée cent fois, jamais dans aucune occasion d'aboutir.

Le retour de cette compulsion manquait d'à-propos quand j'avais sous les yeux précisément le genre de beauté dont se nourrit mon imagination matérielle. Tête et visage ronds. Regard vif comme animé de perpétuelle surprise. Prunelle noyée dans l'iris noir sur un blanc très pur, à veiner de rose dans le plaisir. Crinière lourde où plonger mes doigts tremblants. Et à l'autre extrémité, des cuisses largement tournées, des mollets pleins, des chevilles épaisses. Elle portait des chaussures souples, lacées, à bouts larges et talons plats, un modèle d'inspiration scandinave, extravagant pour l'époque, mais qui, revu par la mondialisation, serait un jour à la mode.

Et donc, quand elle monta sur un escabeau et se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre un article au dernier rayon, je caressai des yeux les robustes piliers d'une si sensuelle architecture. Je savais qu'elle sentait dans son dos que je la regardais, et que c'était dans le bas, puisque c'était d'en bas et précisément de dos. Pour se galber la hanche, elle fit semblant d'avoir à s'élever encore sur un seul pied. Redescendue, elle me fit face.

Au moment où nos regards se croisaient, la cliente se jeta sur le sac, l'arrachant aux mains qui le lui tendaient. À cette autre femme, qui venait se fournir à la ville pour sa maison des

champs, et dont le maquillage avait l'épaisseur et la rigidité d'un masque, aucun accessoire, aucun fard ou bijou n'épargnerait jamais le jugement de Paris, ni même celui de la province. Elle examina l'objet avec l'attention d'un commissaire-priseur.

« C'est le seul que vous ayez dans ce genre ? »

– Oui, madame. Notre dernier modèle. Celui-ci est doublé de toile, mais nous pouvons vous le commander avec la doublure en cuir.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda la femme.

– Eh bien, madame, c'est le fermoir de la grande poche.

– Le fermoir, le fermoir... bien sûr... mais ça, sur le fermoir... qu'est-ce que c'est ?

– Mais, madame, comme vous voyez, c'est la marque.

– La marque ? Vraiment ?... »

La caissière s'était retournée. Par la porte entrebâillée d'un petit bureau, je vis la patronne lever la tête. Avec le ton de sa réplique, la cliente cherchait une mesure à sa stupéfaction. Ne pouvant s'en tenir à l'humour, ni même à une ironie légère, elle ne trouva que des sarcasmes :

« Vous devriez embaucher des femmes-sandwiches... Gardez donc votre affiche... et la marchandise avec... »

Sa sortie fut de qui ne serait jamais entré. La fille resta pan-toise. J'approuvais notre pointilleuse élégante. Le vendeur s'amusait aussi. On ne commerçait pas encore avec les bourgeois du 6^e arrondissement comme avec des touristes japonaises. Un tailleur de chez Chanel ne se reconnaissait pas à l'étiquette, du moins pour qui lisait le français, et l'on croisait des femmes qui n'avaient jamais rien acheté chez LV, ni de foulard où figurait un fer à cheval.

Pour moi, il me fallait un portefeuille. Il me le fallait d'urgence, l'état du mien devait choquer jusqu'aux caissières de supermarché. Mais ma pauvreté m'apparaît toujours trop tard, dans les circonstances imprévues où je crois devoir la cacher. Cette fois, je ne pouvais attendre l'occasion d'acquérir mon symbole à moindres frais. Je l'acceptais d'ailleurs d'avance comme tel : exclusivement symbolique, sans « référent », mais plein de « signifié », pour employer des mots de mon père. Quand il dût rester vide, je voulais un portefeuille de riche. Et je le voulais petit : ne m'habillant que chez les fripiers, je ne choisis pas la taille de mes poches.

En vérité, s'il me fallait un portefeuille, c'est que j'étais en train d'assembler les moyens de le remplir. Un héritage allait sans doute me permettre de régler mes dettes et je m'étais remis à caresser un très ancien projet. J'avais eu rendez-vous la veille avec l'avocat qui s'occupait de la succession de mon père. En quête de réalité, j'avais donc d'abord à me refaire une apparence.

Mais pour en revenir à la vendeuse, il y avait belle lurette – à parler encore comme Estelle – que je ne regardais plus les femmes. J'ai été timide. Tout défaut est dans l'excès de son contraire, et le pire orgueil, dans un excès de modestie. On parle aujourd'hui de sentiment de culpabilité. Coupable d'être homme, je me le suis senti en effet et, pire encore, coupable de n'être qu'un homme parmi les autres. Faut-il en arriver là pour ne plus croire à son propre charme ? Comme un infirme de naissance qui n'aurait jamais songé à marcher sans béquilles, je n'ai jamais essayé de séduire sans argent. J'ai donc évité de me laisser séduire. Or mes affaires allaient très mal depuis

longtemps. Ces derniers mois, la chute était verticale. Aussi, retour des forces amoureuses, hasard d'une rencontre idéale, ne devais-je l'un et l'autre qu'à l'espoir d'un regain de fortune.

Ressortie donc, la bourgeoise qui ne voulait pas porter les couleurs de son fournisseur, et comme je restais le seul client, la vendeuse et moi nous pûmes nous ébattre à notre aise. Tout sembla d'abord facile. Mais il fallut déchanter. Je compris bientôt – la fille elle-même me le fit comprendre pour animer la partie – que j'étais le pion d'un jeu auquel elle jouait avec un autre, avec le vendeur, mon complice contre la cliente offusquée. L'adversaire était dans la place. Invincible rival. Elle n'organisait la joute que pour augmenter le prix d'un trophée qui lui était acquis. Meilleur me montrerais-je, et plus cuisante serait ma défaite. En jouant pour moi, je ne jouerais que pour eux. Mais cela valait mieux que de me retirer. La fille était vraiment très belle et il y avait plaisir à jouer, même perdant.

Restait le portefeuille. Ma vendeuse faillit me le trouver idéal. Après une douzaine d'autres, trop grands, trop laids, trop chers, elle me proposa, en noir, celui que je voulais bordeaux. Il me semble en effet que le cuir rouge – chaussures, ceinture, valise, bracelet de montre – ne dépareille aucun vêtement, quelle qu'en soit la couleur. De même me suis-je toujours acheté des chemises bleu clair, comme si ce bleu, couleur réservée au linge, et donc indépendante de celle du costume, s'accommodait nécessairement à elle. Je refusai le portefeuille noir, risquant une pointe, très émoussée : « Non, non, vraiment, je vous assure. Vos yeux rendent tous les noirs décevants... »

Elle se tourna vers le vendeur. Il était resté planté devant la porte, observant la rue par le vitrage. Il nous prêtait pourtant

l'oreille et nous regardait à la dérobée, surveillant les coups de sa dame et les mouvements du pion adverse. Il sourit et vint à nous brusquement. Il mit la main à la poche. Il en tira son propre portefeuille. C'était, en rouge – la maison disait « toucan » –, le même modèle que son amie tenait encore à la main.

« Est-ce cela que vous cherchez ? me demanda-t-il, sur le ton de qui vous rend ce que vous avez perdu.

– Il est parfait, mais il me faut un portefeuille aujourd'hui même. Si vous ne l'avez pas en réserve, je ne peux pas attendre l'arrivée d'une commande. »

L'après-midi finissait et j'étais impatient de chercher ailleurs, malgré la vendeuse qui me plaisait décidément beaucoup. Le garçon reprit :

« Qu'à cela ne tienne. Je ne l'ai que depuis ce matin. Il est neuf. S'il vous convient, je suis sûr qu'on vous fera le prix d'un article de vitrine et je prendrai le noir en échange.

– Mais vous préférez le vôtre.

– Non. J'ai longtemps hésité entre les deux... et je ne me suis décidé que parce qu'il ne m'en fallait qu'un. »

La formule me frappa. Elle me plut, comme me convenait le portefeuille rouge. J'acceptai, à condition de payer le prix du neuf. On en passa par mon caprice. Le vendeur transféra ses papiers dans le portefeuille noir et je partis avec le rouge.

En arrivant chez moi, j'eus d'abord à me soulager d'une belle colère. Bien que dûment averti par l'écrêteau d'usage : « Attention. Peinture fraîche », je m'étais taché la manche en ouvrant la porte de l'immeuble. J'avais déballé mon nouveau jouet pour l'admirer en route comme un enfant. Je le tenais

encore à la main en actionnant la poignée, il m'avait échappé et j'avais fait un faux mouvement pour le rattraper.

Les traces de peinture étaient superficielles. Je m'en débarrassai sans trop de mal et procédai à mon tour au transfert du contenu de mon ancien portefeuille dans le nouveau. En y glissant des billets, je sentis une résistance. Non sans forcer un peu, je tirai du soufflet un de ces cartonnages qui donnent de la rigidité aux articles neufs. J'oubliai que mon portefeuille avait servi et j'ébauchai le geste de mettre la chose à la corbeille. J'en fus retenu. C'était une feuille de papier pliée. J'ouvris et découvris une attestation de diplôme pompeusement ornée, de celles qu'affichent les artisans au-dessus du comptoir : « Médaille d'or » ou « Meilleur Ouvrier de France ».

On lisait tout en haut, dans les guirlandes et les entrelacs : « Principauté de Saint-Ay », entouré d'un phylactère portant cette devise : « *Sub aequore aequus* » et, dans le cartouche central, en caractères également imprimés, aux mêmes lettrines surchargées : « Diplôme d'Honneur. Décerné à... » Suivait un nom propre, calligraphié d'une belle écriture indéchiffrable, comme dans un alphabet inconnu. Cela ne ressemblait à rien. J'aurais pu lire « Tlicruces Deurritt », « Thirucis Pcurrill » ou « Pourrill », peut-être « Thiruas Dairrilt ». On voyait au-dessous, imprimé encore : « À Saint-Ay », puis, au tampon encreur : « 1^{er} avril 1961 ». Plus bas enfin, une autre plume, ample, anguleuse, penchée, irrégulière, mais très lisible celle-là, avait tracé : « Pour son excellence au jeu des portraits, son habileté à retrouver le morceau perdu du puzzle et ses connaissances en philologie. » Suivaient deux signatures : « Georges de Saint-Ay » de la même main qui avait rédigé le compliment, et de l'autre

main – celle qui avait écrit le nom du lauréat –, quelque chose comme « Diane » ou « Dame » ou peut-être même « Hélène de Culmerol » ou « Calmerel » ou, pourquoi pas, « Calmont ».

Je tenais mon prétexte à retourner chez Carruel. Mon affaire m’y renvoyait tout autant que le plaisir. Il me fallait d’abord revoir la fille. J’étais en train de tomber amoureux. Déjà, il me suffisait de penser à elle pour ne rien vouloir d’autre, et l’assurance m’aurait comblé d’être, dans un instant, un instant avec elle. Mais me poussait aussi mon projet, mon entreprise, l’occupation d’entreprendre, comme on commençait à dire. Il m’intéressait d’observer du point de vue du client une boutique semblable à celle que je voulais ouvrir.

Je me présentai au magasin le lendemain, peu avant midi. J’avais averti de ma trouvaille par téléphone et dit que je rapporterai l’objet. C’est la vendeuse qui m’avait répondu. Sa voix était encore plus troublante au bout du fil. En la filtrant, l’appareil en accentuait le timbre comme font les tissus noirs de la blancheur et du grain de la peau. Si troublante était cette voix que je n’avais pas su me déclarer.

Je n’avais pas fini de pousser la porte que le vendeur était devant moi. Sa collègue lui avait transmis mon message et il devait me guetter. Je ne lui laissai pas le temps de m’accueillir. Je lui tendis l’enveloppe où j’avais glissé son diplôme et sur laquelle j’avais écrit : « Monsieur le vendeur. Personnel ».

Il était seul avec la caissière. Ni la vendeuse ni la patronne n’étaient visibles. Mais la porte du bureau était fermée. Et il y avait la réserve. Dans un angle du magasin, un étroit escalier à rampe de fer forgé débouchait du sous-sol. Quoique peu probable à quelques minutes de la fermeture, l’arrivée d’un

client pouvait encore tirer mon Eurydice du fond de ses Enfers. Gardant un œil sur l’ouverture de la caverne, je guettais la sonnette d’entrée et n’écoutais que d’une oreille les remerciements du vendeur. Car si j’avais préparé ma cour avec soin, j’avais négligé le cas où la dame serait absente et, pour connaître son emploi du temps sans trop me dévoiler, il me fallait improviser. Mais nous avions aussitôt engagé la conversation, le vendeur et moi, et j’avais le loisir de m’organiser si sa collègue ne se montrait pas.

« Pardonnez-moi, mais je n’ai pu m’empêcher de prendre connaissance, avec une curiosité coupable, de ce que vous m’avez laissé par mégarde... et même de l’examiner avec une attention plus coupable encore... C’est une piètre manière de vous remercier du service que vous m’avez rendu... »

– C’est vous qui me rendez un grand service. Sans vos coordonnées, je n’avais aucun espoir de vous retrouver... »

J’avais en effet payé mon portefeuille, le sien donc, en espèces.

« ... et si vous n’aviez pas eu le scrupule de me rapporter ce souvenir sans valeur... »

– Qui peut juger de la valeur des souvenirs, surtout de ceux d’autrui? De toute façon, que mettre dans un portefeuille, sinon des valeurs?

– Vous êtes aimable aussi de cacher votre générosité sous un jeu de mots. J’étais vraiment désespéré d’avoir perdu... cette babiole. J’y tiens beaucoup... pour des raisons... sentimentales... si la raison et les sentiments ont entre eux le moindre rapport... D’ailleurs, malgré ma joie d’avoir récupéré ce... – il hésita plus longtemps encore – ce fétiche... je m’en

veux... de m'être montré si... si négligent dans le soin de sa conservation. »

Il cherchait tous ses mots, et tous ceux qu'ils trouvaient étaient justes. Je continuai :

« Je crois que vous étiez trop attaché à ce souvenir pour penser qu'il se détacherait de vous... C'est le paradoxe de la check-list, continuai-je. Un pilote de ligne m'a parlé de cet outil, si important dans un métier où il n'est question que de vie ou de mort. Il m'a expliqué comment on cherche à se mettre dans l'impossibilité d'oublier quoi que ce soit, et comment on y arrive. Mais il se trouve qu'on s'habitue à l'impossibilité d'oublier et que l'habitude est une des principales causes de l'inattention, donc de l'oubli. La plupart des accidents sont le produit de la routine... »

Je pouvais ne plus m'arrêter :

« ... Il faut donc changer régulièrement ou plutôt irrégulièrement l'ordre des items de la liste, faute de quoi on se met à la lire sans la lire. Vous aviez si parfaitement rangé ce document que vous ne craigniez plus de le perdre. Sans cette crainte, il fallait que vous le perdiez. »

Ma faconde venait de ce que j'avais trouvé la solution de mon problème. Du moins avais-je trouvé le moyen de chercher cette solution, qui était de prolonger l'entrevue. Ce n'était pas le moment de réprimer une verve qui me permettait aussi d'observer le garçon.

Je lui trouvais l'air grave ou absent, comme d'un enfant tout occupé par son jeu, par un jeu difficile et qu'il aurait tenu secret, sachant que les adultes en réprouvaient le goût. Il n'avait pas trente ans. Il était plutôt grand, et assez gros, mais

comme on l'est à cet âge, d'une graisse également répartie sur l'ensemble du corps. Épais, massif donc, plutôt que gros. Le visage était lisse, plein, avec de la mollesse, démentie par une bouche ferme et bien dessinée qui formait les mots avec précision, et par des yeux expressifs, comme volubiles, où se montrait plus que ce qu'on avait le temps d'y voir, des yeux qu'on hésitait donc à fixer, par peur de s'y perdre, au moins de s'y distraire. L'ensemble de la personne, d'ailleurs, était exagérément expressif. Les épaules, les pieds ou les genoux eux-mêmes parlaient, et parlaient trop. Les mains aussi bien sûr, qui étaient d'une mobilité fatigante. Dominait en tout cas l'impression de puérilité, le sentiment d'être devant un homme adulte et pourtant habité, peut-être embarrassé, par l'enfant dont il n'avait pu se défaire.

Tout en parlant, je me reprenais à me demander – je l'avais déjà fait au moment de rédiger l'adresse – si j'avais eu raison d'écrire sur l'enveloppe : « Personnel » plutôt que « Personnelle ». À quoi rapporter cet adjectif : au message inclus ou à sa forme de lettre ? J'avais obéi à l'usage en choisissant le masculin, mais puisque j'adressai mon message à un employé, un membre du « personnel », le double sens du mot à ce genre m'avait fait pencher un moment pour le féminin.

La sonnette nous interrompit. Un client entra.

Étonnante figure que celle-là ! Difficile de la décrire aujourd'hui, et impossible de n'en être pas entièrement occupé alors. J'eus l'impression d'un mannequin de magazine. Mais c'était une image mobile : un corps animait le vêtement, comme sur le plateau d'un défilé de mode. Mannequin, magazine, mode ? Ces mots ne conviennent pas. C'était l'inverse

d'un automate, le contraire d'une marionnette. Cet homme-là dansait. Il dansait trop bien pour que ce ne fût pas pour lui seul.

Dans mes accès de mélancolie, il m'arrivait de recourir à une danse secrète. Je le faisais à ma façon, pour me sauver de moi-même en ne me déplaisant pas. Cet homme, lui, dansait sur la scène du monde. Avec quel succès ! La grâce des mouvements, la souplesse des étoffes, l'harmonie des tons, l'expression du visage, leur parfait accord, tout, chez lui, était naturel, mais comme au sens propre, et il montrait, poussant l'artifice à son terme, la nature de l'homme. C'était par conséquent un animal, le plus évolué des animaux, une bête sauvage et raffinée, mieux qu'un chat, mieux qu'un oiseau – peut-être un paon ou un requin : la suite m'autorisera ces mots dans leur sens figuré – car il s'effaçait, participant de la nature, et s'effaçant, il s'exhibait, lumineusement mais sans éclat. Ses habits devenaient écailles, plumes, pelage. Pour un observateur humain, il n'était plus qu'étranger, apparence, silhouette ou surface.

C'était costume surmonté d'un chapeau, costume gris croisé, en cachemire, les coutures lissées aux emmanchures, et c'était chapeau de feutre mou d'un gris plus foncé. Le tout n'évoquait la mode que parce que très démodé, coupé sur des patrons de chez O'Rossen, je l'apprendrais du petit homme lui-même. Sous la veste ouverte, on voyait les pinces d'un pantalon large dont les revers cassaient sur des richelieus fleuris de chevreau noir. Il s'avançait nimbé de l'odeur de sa cigarette de tabac blond et du parfum de son eau de toilette, précédé d'eux pour les sens, mais suivi d'eux pour la conscience. Eau de toilette verte et poivrée, senteur végétale, elle, non animale,

inverse reflet du parfum des femmes, non pas d'ambre et de musc, mais de vétiver ou de chèvrefeuille, sinon de benjoin et d'encens.

Le front, dégagé sur les tempes, était aussi nettement cerné par la lisière des cheveux que par un trait du visage. Et de ces cheveux drus, frisés, courts, aile de corbeau, qui ne montraient pas un fil blanc malgré l'âge, on savait qu'ils n'étaient pas teints. Les yeux perçaient vivement sous des paupières tombantes, comme bridées.

Gants, chapeau, fume-cigarette : pour transformer en jonglerie la danse du personnage, il ne manquait que la canne que je lui verrais plus tard. Jonglerie, prestidigitation, magie plutôt car il n'y avait aucun secret, aucun trucage, pas de coulisse ni d'arrière-plan. L'invraisemblable était et se montrait. À peine lâchée la poignée de la porte, l'homme s'était déganté. La main gauche tenait couchés dans la paume les gants de fil gris nuancé de mauve. Du pouce, de l'index et du majeur, cette main gauche enlevait le chapeau. Avant que le bras fût retombé, la droite avait confié le fume-cigarette à la pince négligente et précise des deux doigts restés libres. Elle était tendue vers le vendeur.

Tout se précipita. Le petit homme n'était pas un client. C'était un visiteur. Il avait demandé à voir la gérante et ne resta dans le bureau que quelques minutes. Entre-temps, je m'étais mis à parler de notre métier avec le vendeur. Je lui avais proposé de prendre un verre. Il m'avait suggéré le Café de la Mairie, place Saint-Sulpice, où son amie devait le retrouver. Le petit homme retraversait le magasin. Il saluait de loin vers la caissière, nous adressait le plus aimable des « Au revoir,

messieurs », d'une voix de chanteur de charme où résonnait le timbre d'un Jean Sablon, et il nous serrait la main sans presque s'arrêter. Avec la même vivacité désinvolte, il rendait sa place au chapeau de feutre selon son immuable, imperceptible et latérale inclinaison.

Quand la porte vitrée se referma, les deux mains étaient de nouveau gantées. Dans la droite, brûlait une autre cigarette fixée à l'instrument d'écaille. Presque au même moment, la caissière avait décroché son manteau, le vendeur était allé dire à la gérante qu'il fermait pour le déjeuner et nous étions sortis du magasin.

De la rapidité des événements qui suivirent, j'eus tort de m'étonner, et pas seulement parce qu'ils s'enchaînèrent tous à une même cause. Sans doute cette cause m'échappa-t-elle jusqu'à la fin, mais je me serais trompé de toute façon. Les coïncidences ne coïncident qu'avec nous. C'est le lien que leurs éléments ont avec nous-mêmes qui les rapproche entre eux. Nos passions nous dominent, mais elles dominent aussi les choses, et si les choses allèrent si vite, c'est d'abord qu'elles se mirent à courir devant moi, devant celui que je devenais pour quelque temps, le contraire de l'homme indécis, mélancolique et solitaire avec lequel il m'avait fallu composer jusqu'alors.

Et donc j'allais revoir le petit homme et la gérante. J'allais me lier avec Thomas. Avec Estelle surtout.

2.

CHEZ DAVOULT

Quand mon père était tombé malade, son frère venait de mourir. Ce frère était sans enfant et il avait, par sa femme, une fortune qu'il léguait à mon père. Or on sait que l'État s'appuie sur la famille mais n'aime pas qu'elle lui en impose. Avec ses *pères* du peuple et ses *enfants* de la patrie, il s'incline devant la filiation, mais il tient tête à l'alliance et même à la consanguinité, et il met deux degrés de parenté entre les frères, génétiquement deux fois plus proches que le père et le fils qu'il ne sépare pourtant que d'un degré. Ainsi se traite-t-il lui-même mieux qu'un frère – c'est le moins qu'il se doive puisqu'il se prend pour un père – et empoche, sous la forme de taxes, la moitié de l'héritage. La succession de mon oncle à son frère, à l'avance partagée, serait difficile à régler si mon père, le cadet, mourait. On pouvait craindre en pareille occurrence un surcroît d'embarras dans sa transmission à moi-même. Cette transmission aurait alors à se faire d'un seul trait, mais à travers un héritier absent. Le prince, les créanciers, s'embusquaient au milieu.

De son lit de souffrance, l'un des derniers actes de mon père avait été de me recommander à un ami. Je devais m'adresser à lui en cas de difficulté. Lui seul pourrait et voudrait m'aider.